

9 novembre 2000

DECOUVRIR HAÏTI A TRAVERS SES ECRIVAINS

"De l'Oralité à la Littérature"

Gérard & Mimi Barthélémy

Née en Haïti, **Mimi Barthélémy** a travaillé avec des Indiens caraïbes noirs Garifunas à la création d'un spectacle dans lequel ils se réapproprient leur histoire oubliée après leur déportation au XVIII^e siècle. De retour en France, elle entreprend un doctorat d'Etudes théâtrales sur le "théâtre de l'identité dans les minorités". Le chemin est tracé: elle se met à conter en puisant dans la tradition orale d'Haïti qui est en langue créole. Dans ses contes, elle tisse les deux langues, le français et le créole, dans le souci de transmettre ce qu'elle a reçu en partage . Elle a publié de nombreux ouvrages, a éréé de nombreux spectacles, et s'est vu décerner le Becker d'or pour La reine des poissons en 1989 et le prix Arletty de l'Universalité de la Langue française pour La dernière lettre de l'Amiral en 1992. Mimi est décédée le 27 avril 2013.

Ethnologue et anthropologue, Gérard Barthélémy a résidé pendant dix ans en Haïti. Il a enseigné à Port-au-Prince l'anthropologie du développement et a été consultant international dans le cadre d'actions de développement. Gérard Barthelemy est décédé en 2007.

Quelques-unes de ses publications: Le pays en dehors, 1989; Les Duvaliéristes après Duvalier, 1992; avec Christian Girault, La République d'Haïti, état des lieux et perspectives, 1993; avec Mimi Barthélémy, Haïti, la perle nue, 1999; Créoles, Bossales - Conflit en Haïti, 2000.

Gérard Barthélémy commente trois contes de Mimi Barthélémy et propose leur signification dans la culture du marronnage.

Premier conte de Mimi Barthélémy

Mimi Barthélémy conte l'histoire de Maman Cabri qui, s'enfuyant dans les mornes pour échapper à la voracité des tigres, est surprise par la pluie. Elle se réfugie avec ses trois petits dans une cabane. Peu après, arrivent une Maman Tigre et ses trois petits qui, cherchant également un abri, s'installent dans une autre pièce de la même cabane. Les deux familles ennemies cohabitent. Utilisant le cadavre de la grand-mère des petits tigres, Maman Cabri fait croire à Maman Tigre qu'elle mangera ses petits, comme elle a tué cette vieille tigresse. Effrayée, Maman Tigre s'enfuit avec ses trois petits.

Commentaires de Gérard Barthélémy

« Un conte comme celui-là nous donne l'impression d'entendre celui « des trois petits cochons » ou d'un autre semblable. Je vois ce conte comme un conte sur le marronnage, qui est la fuite de certains esclaves qui refusaient le travail de la plantation et qui se réfugiaient dans les Mornes. Le marronnage est un phénomène qui, également connu en Jamaïque, en Guyane, en Suriname, Saramaka, etc., a fait l'objet de pas mal d'analyses.

« Au fond, de quoi s'agit-il ? Lorsqu'il y a violence au départ, exploitation et agression, il faut toujours se demander quelles sont les réactions possibles ? La première réaction possible, c'est l'affrontement qui peut conduire soit à un échec, soit à un succès (comme ce fut le cas pour le soulèvement et la révolution des esclaves en Haïti). La deuxième réaction possible, c'est l'accommodement qui peut conduire à une sorte de métissage, de partage, de mise en commun d'un certain nombre de comportements et de valeurs. La troisième possibilité face à la violence, lorsqu'il n'y a pas de remède possible, lorsque le rapport de force est trop inégal, c'est soit le suicide (on arrive à des populations qui se sont auto-éliminées), soit la fuite et l'évasion hors du système avec comme conviction qu'il existe un ailleurs possible.

« Il y a deux fuites possibles. La première, c'est la fuite physique, c'est celle de Mme Cabri qui est partie pour fuir, se réfugier dans les mornes. Cette fuite physique s'opère chaque fois qu'il y a un espace géographique vide ou suffisamment éloigné ou insalubre pour assurer un asile. Cette fuite, nous la connaissons avec les populations amérindiennes en Amazonie, avec la fuite des esclaves en Haïti dans les mornes pour occuper ces lieux très curieux que l'on trouve encore en Haïti et que malheureusement personne n'a pris le temps d'analyser, qu'on appelle Dokos (vieux refuges d'anciens esclaves au temps de la colonie). Cette fuite physique vaut également pour les premiers colons américains qui fuyaient l'oppression en Europe pour se réfugier dans un monde où ils étaient hors de portée. Seulement, il y a un moment où l'abri physique, l'espace disponible vient à manquer. Et lorsque l'agression continue, il faut trouver d'autres parades.

« On assiste alors à une fuite à l'intérieur du système. Cette fuite dans le domaine du symbolique consiste à créer un autre espace protégé, un système de valeurs totalement imperméables aux yeux de l'agresseur. Ce dernier ne sait plus à qui il a affaire, ne voit plus qui il a en face de lui. Dans certains cas on appelle cela maintenant « le système informel ». Autrefois, on l'appelait en Haïti « le pays en dehors ». On ne comprend plus rien. C'est quelque chose qui ne fait pas partie de notre propre système de valeurs lorsque l'on se met du côté de l'élite et du milieu créole. A ce moment, la fuite et la préservation contre cette violence qu'on ne peut maîtriser, reposent sur une création permanente d'altérités. Se trouvant au sein d'un même système avec l'agresseur, on s'en dégage et on invente l'altérité. C'est un phénomène extrêmement intéressant. Aujourd'hui encore en Haïti, l'un des nouveaux proverbes, très à la mode actuellement, dit (traduit en français) : « Ce que vous voyez, c'est pas ça ». C'est une bonne définition d'un certain type de marronnage : le marronnage culturel.

« Le premier marronnage, ou la fuite physique, c'est le marronnage au temps de la colonie. Le deuxième, ou la fuite symbolique, c'est la dispersion rurale au dix-neuvième siècle : tout ce milieu bossale obligé de rester sur les plantations, fuit dans les mornes et s'installe d'une façon la plus dispersée possible pour échapper à tout risque d'emprise. La troisième phase de marronnage, plus difficile à reconnaître, c'est le mouvement « en retour ». Puisqu'on est menacé dans le milieu rural, la seule façon de se préserver est de refluer vers le milieu urbain où l'on a plus de chances d'échapper au contrôle et à l'agression, à l'exploitation du milieu rural. De là découle le phénomène d'exode rural de ces dernières années qui n'est pas du tout une recherche vers la modernité. Des travaux menés à ce propos par une équipe de Louvain-la-Neuve, notamment dans le milieu des bidonvilles, démontrent qu'il s'agit d'un phénomène culturel qui est davantage une promotion des valeurs traditionnelles que la recherche d'une modernité.

« Comment peut-on caractériser cette pratique, cette culture du marronnage sachant qu'elle est connotée négativement car elle est directement mise sur le compte de la fuite. Qui dit fuite, dit lâcheté. Or, la lâcheté souvent consiste à rester. Il faut parfois beaucoup plus de courage pour rompre seul, parce que cela implique une démarche individuelle. Il faut rompre avec le groupe, aussi désordonné et dur soit-il comme le groupe de la plantation, rompre avec cette pseudo organisation sociale pour se retrouver seul et affronter seul sa survie. Il s'agit d'un phénomène de rupture, de courage, de confiance à priori dans l'avenir, c'est à dire de conviction qu'il y a toujours une façon de s'échapper, qu'il y a toujours quelque part un ailleurs. C'est une espèce d'utopie implicite gravée en chacun. Le marronnage, dans ce cas, n'est pas une action. Ce n'est qu'une réaction. Le marronnage n'impose pas son propre système. Il se façonne en anti-système, en contre-type avec, comme résultat, les contre-valeurs du système initial.

« Pour revenir à ce premier conte, nous avons, au départ, un marronnage physique clairement indiqué. Ensuite, le conte bascule dans le marronnage culturel, dans la cohabitation avec l'agresseur au sein de la même maison, dans deux pièces séparées par une cloison et deux portes indépendantes. On a bien ce monde à la fois de violence implicite et de côtoiement dans lequel on est enfermé. On est enfermé au sein d'un système qui comprend l'agresseur et le marron. Cette idée est très fortement exprimée dans l'image de la cabane avec ses deux pièces. Il se développe dans une de ces deux pièces, au sein de cet ensemble immuable, un autre univers parallèle qui est celui du marron. Le climat du conte est celui de tout phénomène de marronnage : il repose sur la peur, la peur comme réaction initiale face à une agression contre laquelle on n'est pas assez armé ou assez fort pour triompher par la force. Quelle va être, alors, la stratégie de riposte du plus faible ? Encore une fois le conte nous aide. D'autres contes proposent d'autres stratégies. Mais celle-là mérite qu'on s'y attarde.

« La première stratégie est la suivante : Lorsque vous n'avez pas la force, n'attaquez pas votre adversaire fort, à l'endroit de sa propre force, mais là où lui-même est faible. Donc, on attaque les tigres au niveau de la grand-mère qui est vieille, qui est à peu près au même niveau que l'agresseur possible. L'arme qui sera ensuite utilisée contre Maman Tigre, ce sont ses trois petits tigres, autre point faible. Ces deux points faibles sont utilisés en retournant à l'adversaire le seul langage qu'il est capable de comprendre : celui de la violence. Je fais référence, ici, au chant de Maman Cabrit qui dit : « J'ai bouffé du tigre hier et je vais en bouffer quatorze demain ». C'est l'arme suprême : elle repose tout simplement sur un travail sur l'imaginaire de Maman Tigre pour que, brusquement, au sein de son propre système, le doute, l'angoisse et la peur arrivent à la submerger, pour qu'elle ne se rende plus compte de ce qu'elle fait, de ce qui lui arrive.

« Je me rappelle que du temps du coup d'état Cédras, un des hauts fonctionnaires de l'ONU était venu me trouver pour me dire : « tous les soirs, j'ai l'impression de voir dans la haie devant mon bureau, le même personnage qui me fixe dans les yeux. Pensez-vous qu'il y a un véritable danger ? » Peu à peu, tous les blancs avaient basculé dans le système de la peur, du mauvais sort. Ce fonctionnaire, un Argentin, était profondément ébranlé lui-même par la façon dont il intégrait peu à peu ce système de riposte.

« A la fin du conte, après cette période de crise, on se retrouve à la même situation qu'au départ, c'est à dire à un moment où le danger potentiel est toujours là, non plus immédiatement à côté, mais toujours présent. Ce danger qui avait obligé un jour Maman Tigre et ses petits à partir. Le conte ne parle pas de triomphe sur l'adversaire, ni de son élimination. Simplement, l'adversaire reprend sa place parallèle qui est celle du côtoiement éternel entre l'agresseur et le marron. Lorsque le système finit par

s'équilibrer, aucun des deux ne peut finalement totalement triompher de l'autre. C'était un éclairage possible sur ce conte.

« Nous pouvons passer au second conte qui représente une autre façon de réagir lorsque cette stratégie des antivaleurs, cette stratégie du marronnage, se met en place. Il s'agit, ici, de retourner le fort contre lui-même, ou plutôt de retourner la force contre elle-même, c'est à dire de trouver un autre fort, un autre violent pour s'opposer à l'agresseur. A ce moment, c'est quelqu'un d'autre qui fait le travail à votre place. Ce conte qui va vous être raconté illustre assez bien cette façon qu'a `tit Malice de faire se battre entre eux ses adversaires et qui, du coup, se trouve lui-même sauvé par ce conflit entre ses adversaires.

Deuxième conte de Mimi Barthélémy

Mimi Barthélémy raconte l'histoire de la baleine et de l'éléphant que `tit Malice avait défiés d'être plus fort qu'eux. Chacun croyant que `tit Malice tire de l'autre côté, la baleine et l'éléphant luttent à la corde qui finit par se rompre. L'éléphant pense que `tit Malice est doué d'une force extraordinaire. La baleine beaucoup plus sceptique, soupçonne une ruse.

Commentaires de Gérard Barthélémy

« L'histoire récente d'Haïti colle assez bien avec ce conte. Quand on pense à ce qui s'est passé entre Clinton, Cédras et Aristide, on s'aperçoit qu'il y a eu quelque part la Baleine et l'Eléphant. Trente milles soldats américains ont débarqué en Haïti pour chasser Cédras. Les forts se sont battus entre eux pendant que le faible les regardait travailler pour lui.

« Ce qui est curieux dans ce conte c'est que, autant l'éléphant ne semble pas comprendre la ruse de `tit Malice, autant la baleine n'est pas dupe de l'opération. Ce qui permet au conte de se terminer de manière ouverte, car l'opération pourra toujours se renouveler. Il n'y a, encore une fois, pas de victoire définitive de la part de l'un ou de l'autre. Le plus faible s'est trouvé préservé par ce choc entre les deux forts, mais la contradiction de départ n'est toujours pas résolue. En fin de compte, ces contes captent et illustrent parfaitement des choses auxquelles on ne pense pas forcément.

Troisième conte de Mimi Barthélémy

Mimi Barthélémy raconte l'histoire du crabe qu'une sorcière dote d'une carapace pour le punir de l'avoir trahie, d'avoir révélé son nom à un enfant qu'elle voulait manger. Ainsi identifiée, elle est condamnée à disparaître.

Commentaires de Gérard Barthélémy

« Ce troisième conte prouve qu'il n'est pas seulement possible d'agir sur l'autre. On peut aussi agir sur son propre comportement de marron à soi-même. La solution la plus facile et la plus immédiate, c'est de disparaître, de devenir inidentifiable aux yeux de l'agresseur. Or, le facteur d'identification, le plus courant, le plus facile c'est le nom. De là découle la quantité de contes que l'on trouve dans le répertoire haïtien sur le pouvoir lié au nom. En s'appropriant ce pouvoir de nommer son adversaire, le marron peut arriver finalement à triompher.

« Pour ceux qui sont sensibles à la problématique du nom, il suffit de lire Le nouvelliste en consultant la rubrique « nécrologie » ou « mariage » pour voir clairement apparaître, à travers les noms et les prénoms qui sont utilisés, les deux cultures haïtiennes : la culture créole et la culture bossale. Souvent, dans la culture bossale, le prénom n'est là que pour déguiser le véritable nom qui lui n'est pas connu. Si vous voyez des prénoms comme « De haut du lit », « Mobylette » ou « Okedio », il faut savoir que ce sont des noms de dérision qui sont là pour cacher autre chose. La transmission des noms de père à fils, jusqu'à ces toutes dernières années, ne se faisait jamais selon un nom patronymique. C'était le prénom du père qui devenait le nom patronymique du fils. Par exemple, si vous vous appelez Jean Pierre, votre fils s'appellera pitit d'Jean. Il gardera le mot « Jean » comme nom patronymique, ce qui, lorsque cela se perpétue de génération en génération, rend très compliqué le travail sur le problème de propriété de terres qui est un travail notarial vraiment très compliqué en Haïti. »

© Mimi et Gérard Barthélémy, Bruxelles, novembre 2000